

Versus Maximiani. Der Elegienzyklus textkritisch herausgegeben,
übersetzt und neu interpretiert von Sandquist Öberg (Christina)

W. Verbaal

Citer ce document / Cite this document :

Verbaal W. *Versus Maximiani*. Der Elegienzyklus textkritisch herausgegeben, übersetzt und neu interpretiert von Sandquist Öberg (Christina). In: Revue belge de philologie et d'histoire, tome 79, fasc. 1, 2001. Antiquité - Oudheid. pp. 270-272;
https://www.persee.fr/doc/rbph_0035-0818_2001_num_79_1_7123_t1_0270_0000_3

Fichier pdf généré le 16/10/2018

the poems as well as thematic progression, but also an undeniably calculated atemporal architecture of the books). Rambaux perhaps emphasizes somewhat more the coherence between Tibullus' two books, whereas Mutschler connects the numerical constructions with the harmonic theory of Pythagoras. Rambaux, unlike Mutschler, conspicuously does not offer a separate concluding discussion of the units which books 1 and 2 each form. Mutschler's work, for that matter, is richer: there is an extensive status quaestionis, ample space is devoted to methodological considerations, and its usefulness is enhanced by the inclusion of several indexes.

This is not to say that Rambaux's book is not a good work in its own right nor that it contains nothing to distinguish it from Mutschler's — indeed, it is a good read — but given the circumstances Rambaux should at least have made it clear why, after Mutschler, he felt the need to write a book on the same subject.

All in all, the title (*Tibulle ou la répétition*) is not a good choice: like Mutschler Rambaux convincingly demonstrates that Tibullus does not simply repeat themes and motifs: see e.g. p. 58-61, the interesting discussion of the pax theme, or p. 62 ff., the treatment of the differences between 1,1 and 1,2. Captivating and inspiring is also the comparison of the psychology of "Tibullus" with that of the malcontent person described in Seneca's *De tranquillitate animi* 2,6-15 (p. 92). Perhaps Rambaux could have more strongly emphasized Tibullus's humour, although I do not wish to imply that he fails to notice it (see e.g. p. 109). Mutschler refers in connection with Tibullus's humour to H. Antony, *Humor in der augusteischen Dichtung*, Hildesheim, 1976, and repeatedly dwells on it himself. — W. EVENEPOEL.

URSO (Anna Maria). *Dall'autore al traduttore. Studi sulle Passiones celeres e tardae di Celio Aureliano*. Messina, E.D.A.S., 1997 ; 1 vol. 16,5 x 24 cm, 168 p. (LESSICO & CULTURA, 2). Prix : ITL 35.000. — Le médecin d'origine africaine Caelius Aurelianus, qui vécut au V^e siècle de notre ère, avait composé de très nombreux ouvrages, presque tous perdus. Sa renommée repose avant tout aujourd'hui sur la traduction latine qu'il a donnée de l'œuvre célèbre du médecin grec Soranos d'Éphèse sur les « Maladies aiguës et chroniques », dont l'original grec n'a pas été conservé. Ces « *Celerum passionum libri III* » et « *Tardarum passionum libri V* » ont été édités par I.E. Drabkin (Chicago, 1950), avant de trouver place dans le *Corpus Medicorum Latinorum*, VI, 1 (2 vol., Berlin, 1990-1993). L'intérêt de l'ouvrage de Mme Urso réside dans la tentative de saisir la véritable figure de Caelius Aurelianus derrière l'image conventionnelle du traducteur sans talent de Soranos. L'érudite italienne a montré que cette image est tout à fait inadéquate : l'étude attentive de la structure et de la composition des *Passiones* révèle en effet un auteur bien plus savant, un adaptateur bien plus averti et bien plus versé dans la rhétorique de son temps que ne le laissaient croire les vues de la critique traditionnelle. Cette appréciation nouvelle conduit d'ailleurs Mme Urso à supposer que les *Passiones*, accommodées au public du V^e siècle p. C., devaient constituer un manuel de pathologie destiné aux *discipuli*, et faisaient partie intégrante d'un *curriculum studiorum* plus vaste, que l'auteur tâche de reconstruire à l'aide des témoignages sur les œuvres perdues du médecin latin. Par-delà l'intérêt purement lexicographique porté à cet auteur, c'est ainsi la connaissance des milieux intellectuels et médicaux latins du V^e siècle qui sort enrichie de cet intéressant ouvrage. — Br. VANCAMP.

Versus Maximiani. Der Elegienzyklus textkritisch herausgegeben, übersetzt und neu interpretiert von SANDQUIST ÖBERG (Christina). Stockholm, Almqvist & Wiksell International, 1999 ; 1 vol. 16,5 x 24 cm, 205 p. (ACTA UNIVERSITATIS STOCKHOLMIENSIS. STUDIA LATINA STOCKHOLMIENSIA, XLIII). — Chercheurs et étudiants ont dû attendre longtemps

une édition convenable des élégies du soi-disant Maximien sur la vieillesse. On ne pourra que se réjouir de la double tentative réalisée récemment pour pallier ce manque aux antipodes de l'Europe. Malheureusement, l'édition italienne de Dario Guardalben (*Elegie della vecchiaia*. Ponte alle Grazie, 1993) s'avère presque introuvable et l'édition suédoise de Christina Sandquist Öberg laisse encore fort à désirer. On y reconnaît un travail classique – peut-être même un peu trop classique – de philologue et d'édition de textes. On a parfois l'impression d'avoir remonté le temps, tant les acquis des éditions de textes actuelles et des sciences littéraires en général sont négligés. Cependant on ne peut pas tout imputer à l'éditrice. Il y a des choix qui sont faits par la maison d'édition, dont on ne comprend pas bien la raison. Pourquoi a-t-on opté pour la séparation du texte et de l'appareil critique ? Celui-ci est relégué au troisième plan après le commentaire qui, pourtant, renvoie régulièrement aux variantes textuelles. Ainsi le texte donné prend un caractère quasiment absolu, bien que chaque édition implique des conjectures et des amendements qui restent discutables. En outre, la comparaison des variantes devient un travail compliqué et fatigant. Un tel choix reste incompréhensible, les moyens d'informatisation actuels facilitant une mise en page claire et soignée. En d'autres domaines, la présence de l'ordinateur est d'ailleurs très sensible. L'appareil des sources surtout révèle les défauts d'une foi excessive en l'approche informatique. Nous aimerions passer sous silence la numérotation apparemment arbitraire. Nous pensons plutôt à la manière dont les sources sont recherchées. Nous doutons qu'une source littéraire soit nécessaire pour des combinaisons de mots comme par exemple *quod superest* (I. 6), *nec minor* (I. 17), *haud facile* (I. 45), *omnibus annis* (I. 103), *non secus* (I. 171), *super omnia* (I. 191) *his lacrimis* (II. 73), *sub pectore* (V. 30), etc. Souvent, il n'est même pas question d'une position prosodique analogue. Une telle recherche informatique de sources pose surtout le problème que les vraies liaisons textuelles se perdent au milieu des équivalences fortuites. De plus, l'éditrice s'est concentrée sur les convergences avec Ovide et Horace, en négligeant les allusions à Virgile. Ainsi, l'éditrice n'a pas reconnu des vers entiers empruntés à ce poète. Pourtant, le caractère parodique du poème se manifeste souvent dans ces citations. Prenons le vers V. 111 qui est presque identique aux *Géorg.* III. 242, où il ouvre la description des forces dangereuses de l'amour. Notre poète l'utilise dans le sens exactement contraire, puisqu'il n'aboutit pas à la destruction mais à la création de toute la vie. Si l'éditrice avait accordé plus d'attention à cette intertextualité poétique, elle aurait pu éviter quelques conjectures inutiles et fausses. Ainsi, l'argumentation pour son amendement du vers I. 2 ne convainc pas. Sa décision de réfuter la tradition presque unanime des manuscrits qui donne la forme : *Cur et in hoc fesso corpore tarda venis ?* et de remplacer le dernier mot par le substantif *quies*, nous paraît exagérée. L'argument qu'elle avance, qu'après *venire in* on attend l'accusatif et non l'ablatif, est annulée par l'allusion à l'*Aen.* V. 344, que l'éditrice a de nouveau négligée. Là, il est question d'Euryale, image de la beauté juvénile, dont Virgile dit *gratior et pulchro veniens in corpore virtus*. L'allusion parodique de notre poète est claire et indiscutable. Le raisonnement de l'éditrice pour amender ce vers nous fait penser à l'approche du siècle dernier, quand les éditeurs portaient trop souvent d'une opinion présumée pour ensuite adapter le texte selon leur conviction. L'éditrice a voulu rompre de bon droit avec la lecture autobiographique qu'on trouve dans presque tous les commentaires du poème. Malheureusement, elle tombe dans l'autre travers, en voulant y voir à tout prix un poème satirique, dirigé contre un homme d'importance de l'Italie du VI^e siècle. Elle insinue même l'identification du personnage principal avec Cassiodore. Ce présumé l'a conduite à donner des explications insoutenables des vers et des mots, comme par exemple des deux tout premiers vers. Convaincue que le poète vise quelque personnage historique et identifiable, elle rejette la lecture habituelle de *aemula senectus*. Elle n'y lit pas la vieillesse, mais veut qu'on y voie l'allusion à un rival

politique et qu'on le prenne concrètement pour un vieillard. Cette position indéfendable implique naturellement le changement du deuxième vers. De nouveau, l'allusion à Virgile, qu'elle a pourtant remarquée cette fois, aurait évité une telle déviance de la tradition des manuscrits. On doit se réjouir que les vers de « Maximien » soient enfin accessibles au public et au monde scientifique. L'édition de Mme Sandquist Öberg a vraiment comblé un vide. Malheureusement, le travail s'arrête à mi-chemin et le texte ne peut être utilisé qu'avec prudence. — W. VERBAAL.

VERGIL. *Aeneis*. Lateinisch-deutsch. Hrg. u. übers. von GÖTTE (Johannes). 8. Aufl. München-Zürich, Artemis & Winkler, 1994; 1 vol. 11 x 18 cm, 668 p. (SAMMLUNG TUSCULUM). — A brief note on the 8th edition of the well-known German translation of Virgil's *Aeneid* by Johannes Götte. This celebrated rendition, set like the original in hexameters, has been lauded for its accuracy (see e.g. *Gnomon* 31 [1959], p. 563 and *ANRW* II, 31,1 [1981], p. 26) but criticized for the rhythm of its hexameters. This (edition with) translation, first published in 1958, contains, besides an extensive index of names, a chronological table and a concise bibliography, some useful notes on the composition, the similes, the imagery, the *prodigia* and *omina*, and the typical epical motifs of the *Aeneid*.

Since the 6th *Auflage* (1983) this translation has been accompanied by a *Nachwort* by B. Kytzler (p. 561-580), which puts much emphasis on the trying times (civil war) in which Virgil grew up and on Augustus' saving and obliging intervention when Virgil was subjected to expropriation. Kytzler also stresses the conspicuous appearance in the *Aeneid* of (violent) death and of Augustus. In this connection he also points to the meaningful words *In medio mihi Caesar erit* from *Georg.* 3,16. To be sure, Virgil did not opt for an *Augusteis*, but for an *Aeneis*, in which myth, literary tradition and the historical present are inextricably bound together. Augustus is not only indirectly present in the figure of Aeneas, a mythical hero from the time when Rome was founded, but is also named directly. Besides the thematics, the reception of Homer, the structure of the *Aeneid* and Virgil's sonorous language receive due attention. — W. EVENEPOEL.

Epigraphie — Epigrafie

BAGNASCO GIANNI (Giovanna). *Oggetti iscritti di epoca orientalizzante in Etruria*. Firenze, Olschki, 1996; 1 vol 19 x 28 cm, 506 p., 52 fig. (BIBLIOTECA DI "STUDI ETRUSCHI", 30). Prix : ITL 245.000. — Pour éclairer l'histoire d'un peuple dont la tradition littéraire est perdue, le matériel épigraphique – quand il existe – mérite toute l'attention vu qu'il représente la seule source écrite directe. En soi, son étude n'est évidemment pas simple et, dans le cas des Étrusques, la difficulté s'accroît encore du fait que la langue transcrite pose de très nombreux et difficiles problèmes herméneutiques. Au départ d'une documentation a priori donc fort ingrate, G. Bagnasco Gianni nous propose ici un ouvrage élaboré avec grande rigueur et minutie, et fondé sur le dépouillement apparemment exhaustif d'une énorme bibliographie. Le livre intéressera le spécialiste autant pour son apport à l'histoire culturelle de l'Étrurie que pour la masse considérable d'informations qui s'y trouvent systématiquement réunies et présentées. Pour l'époque orientalisante, on connaît quelque 320 objets inscrits en langue étrusque : des vases en terre cuite surtout, mais aussi des tuiles, des stèles et cippes de pierre, des objets en ivoire et en métal (or, argent, bronze). Provenant de tombes – le plus souvent – ou de contextes d'habitat, ils portent des inscriptions de longueur très variable, allant de la simple marque en forme de lettre sur le fond d'un vase (« marque de potier »), au texte de plusieurs lignes. Il s'agit très fréquemment